TEXTE 1

De l'autre côté du miroir (1872), Lewis Carroll, Chapitre 6 : Le Gros Coco

Lien téléchargement du livre :

<http://www.ebooksgratuits.com/newsendbook.php?id=135&format=epub>

TEXTE EN NOIR : Les comédiens seuls

TEXTE EN ROUGE : VOUS avec les comédiens

– Quand, moi, j'emploie un mot, déclara le Gros Coco d'un ton assez dédaigneux, il veut dire exactement ce qu'il me plaît qu'il veuille dire... ni plus ni moins.

– *La question est de savoir si vous pouvez obliger les mots à vouloir dire des choses différentes.*

– La question est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout.

Alice fut beaucoup trop déconcertée pour ajouter quoi que ce fût. Aussi, au bout d'un moment, le Gros Coco reprit :

– Il y en a certains qui ont un caractère impossible... surtout les verbes, ce sont les plus orgueilleux... Les adjectifs, on en fait tout ce qu'on veut, mais pas les verbes... Néanmoins je m'arrange pour les dresser tous tant qu'ils sont, moi ! Impénétrabilité ! Voilà ce que je dis, moi !

– *Voudriez-vous m'apprendre, je vous prie, ce que cela signifie ? demanda Alice.*

– Voilà qui est parler en enfant raisonnable, dit le Gros Coco d'un air très satisfait. Par « impénétrabilité », je veux dire que nous avons assez parlé sur ce sujet, et qu'il vaudrait mieux que tu m'apprennes ce que tu as l'intention de faire maintenant, car je suppose que tu ne tiens pas à rester ici jusqu'à la fin de tes jours.

– *C'est vraiment beaucoup de choses que vous faites dire à un seul mot, fit observer Alice d'un ton pensif.*

– Quand je fais beaucoup travailler un mot, comme cette fois-ci, déclara le Gros Coco, je le paie toujours beaucoup plus.

– *Oh ! s'exclama Alice, qui était beaucoup trop stupéfaite pour ajouter autre chose.*

– Ah ! faudrait que tu les voies venir autour de moi le samedi soir, continua le Gros Coco en balançant gravement la tête de gauche à droite et de droite à gauche ; pour qu'y touchent leur paye, vois-tu.

(Alice n'osa pas lui demander avec quoi il les payait ; c'est pourquoi je suis incapable de vous l'apprendre).

– Vous avez l'air d'être très habile pour expliquer les mots, monsieur, dit-elle. Voudriez-vous être assez aimable pour m'expliquer ce que signifie le poème « Jabberwocky » ?

– Récite-le moi. Je peux expliquer tous les poèmes qui ont été inventés jusqu'aujourd'hui..., et un tas d'autres qui n'ont pas encore été inventés.

Ceci paraissait très réconfortant ; aussi Alice récita la première strophe :

Il était grilheure ;

les slictueux toves Gyraient sur l'alloinde et vriblaient ;

Tout flivoreux allaient les borogoves ;

Les verchons fourgus bourniflaient.

Ça suffit pour commencer, déclara le Gros Coco. Il y a tout plein de mots difficiles là-dedans. « Grilheure », c'est quatre heures de l'après-midi, l'heure où on commence à faire griller de la viande pour le dîner.

– Ça me semble parfait. Et « slictueux ? »

– Eh bien, « slictueux » signifie : « souple, actif, onctueux. » Vois-tu, c'est comme une valise : il y a trois sens empaquetés en un seul mot.

– Je comprends très bien maintenant, répondit Alice d'un ton pensif. Et qu'est-ce que les « toves » ?

– Eh bien, les « toves » ressemblent en partie à des blaireaux, en partie à des lézards et en partie à des tire-bouchons.

– Ce doit être des créatures bien bizarres !

– Pour ça, oui ! Je dois ajouter qu'ils font leur nid sous les cadrans solaires, et qu'ils se nourrissent de fromage.

TEXTE 2

Flatland (1884), Edwin A. Abbott, Chapitre 1 : De la Nature de Flatland

Lien téléchargement du livre :

<http://www.ebooksgratuits.com/newsendbook.php?id=912&format=epub>

TEXTE EN NOIR : Les comédiens seuls

TEXTE EN ROUGE : VOUS avec les comédiens

J'appelle notre monde Flatland (le Plat Pays), non point parce que nous le nommons ainsi, mais pour vous aider à mieux en saisir la nature, vous, mes heureux lecteurs, qui avez le privilège de vivre dans l'Espace.

Imaginez une immense feuille de papier sur laquelle des Lignes droites, des Triangles, des Carrés, des Pentagones, des Hexagones et d'autres Figures, au lieu de rester fixes à leur place, se déplacent librement sur ou à la surface, mais sans avoir la faculté de s'élever au-dessus ou de s'enfoncer au-dessous de cette surface, tout à fait comme des ombres

– à cela près qu'elles sont dures et ont des bords lumineux – et vous aurez une idée assez exacte de mon pays et de mes compatriotes. Hélas, il y a quelques années encore, j'aurais dit « de mon univers » : mais à présent mon esprit s'est ouvert à une conception plus haute des choses.

Vous rendrez compte immédiatement que, dans un pays semblable, il ne peut exister rien de ce que vous appelez « solide » ;

toutefois vous supposerez, me semble-t-il, que nous sommes au moins à même d'opérer visuellement une distinction entre ces Triangles, ces Carrés et ces autres Figures qui s'y déplacent, comme je vous l'ai décrit. Au contraire, nous ne pouvons rien percevoir de tel, au moins avec une netteté suffisante pour nous permettre de distinguer une Figure d'une autre. Nous ne voyons, nous ne pouvons voir que des Lignes Droites ; et je vais vous en démontrer sur-le-champ la raison.

Placez une pièce de monnaie sur l'une de vos tables dans l'Espace ; et, en vous penchant dessus, observez-la. Elle vous apparaîtra sous la forme d'un cercle. Mais, à présent, reculez vers le bord de la table en vous baissant progressivement

(ce qui vous rapprochera de plus en plus des conditions dans lesquelles vivent les habitants de Flatland)

et vous constaterez que, sous votre regard, la pièce devient ovale ; enfin, quand vous aurez placé votre œil exactement au bord de la table

(ce qui fera réellement de vous, pour ainsi dire, l'un de mes compatriotes),

vous verrez que la pièce a complètement cessé de vous paraître ovale et qu'elle est devenue, à votre connaissance, une ligne droite.

L'HOMME QUI RIT – Victor HUGO

TEXTE EN NOIR : Les comédiens seuls

TEXTE EN ROUGE : VOUS avec les comédiens

PREMIÈRE PARTIE

LA MER ET LA NUIT

DEUX CHAPITRES PRÉLIMINAIRES

CHAPÎTRE Préliminaire I - URSUS

Ursus et Homo étaient liés d'une amitié étroite.

Ursus était un homme, Homo était un loup.

Leurs humeurs s'étaient convenues.

C'était l'homme qui avait baptisé le loup.

Probablement il s'était aussi choisi lui-même son nom ;

ayant trouvé Ursus bon pour lui, il avait trouvé Homo bon pour la bête.

L'association de cet homme et de ce loup profitait aux foires, aux fêtes de paroisse, aux coins de rues où les passants s'attroupent, et au besoin qu'éprouve partout le peuple d'écouter des sornettes et d'acheter de l'orviétan. Ce loup, docile et gracieusement subalterne, était agréable à la foule.

Notre suprême contentement est de regarder défiler toutes les variétés de la domestication.

C'est ce qui fait qu'il y a tant de gens sur le passage des cortèges royaux.

Ursus et Homo allaient de carrefour en carrefour, de places publiques en places publiques, de pays en pays, de comté en comté, de ville en ville. Un marché épuisé, ils passaient à l'autre.

Ursus habitait une cahute roulante qu'Homo, suffisamment civilisé, traînait le jour et gardait la nuit. Dans les routes difficiles, dans les montées, quand il y avait trop d'ornière et trop de boue, l'homme se bouclait la bricole au cou et tirait fraternellement, côte à côte avec le loup.

Ils avaient ainsi vieilli ensemble.

...Quand la carriole s'arrêtait dans quelque champ de foire,

quand les commères accouraient béantes,

quand les curieux faisaient cercle,

Ursus pérorait,

Homo approuvait.

Homo, une sébile dans sa gueule, faisait poliment la quête dans l'assistance. Ils gagnaient leur vie.

Ursus était un misanthrope, et, pour souligner sa misanthropie, il s'était fait bateleur. Pour vivre aussi, car l'estomac impose ses conditions. De plus ce bateleur misanthrope, soit pour se compliquer, soit pour se compléter, était médecin.

Médecin c'est peu, Ursus était ventriloque. On le voyait parler sans que sa bouche remuât. Il copiait, à s'y méprendre, l'accent et la prononciation du premier venu ; il imitait les voix à croire entendre les personnes.

Ursus était sagace, invraisemblable, et curieux, et enclin aux explications singulières, que nous appelons fables.

Il avait l'air d'y croire.

Cette effronterie faisait partie de sa malice. Il regardait dans la main des quidams, ouvrait des livres au hasard et concluait, prédisait les sorts, enseignait qu'il est dangereux de rencontrer une jument noire et plus dangereux encore de s'entendre, au moment où l'on part pour un voyage, appeler par quelqu'un qui ne sait pas où vous allez,

...et il s'intitulait « marchand de superstition ».

Ursus, médecin, guérissait, parce que ou quoique. Il pratiquait les aromates. Il était versé dans les simples. Il tirait parti de la profonde puissance qui est dans un tas de plantes dédaignées...

La réalité est qu'Ursus était savantasse, homme de goût, et vieux poète latin. Il était docte sous les deux espèces, il hippocralisait et il pindarisait. Tant de science ne pouvait aboutir qu'à la famine. L'école de Salerne dit : « Mangez peu et souvent ».

Ursus mangeait peu et rarement ; obéissant ainsi à une moitié du précepte et désobéissant à l'autre ; mais c'était la faute du public, qui n'affluait pas toujours et n'achetait pas fréquemment.

...Ursus, au besoin, fabriquait des comédies qu'il jouait à peu près ; cela aide à vendre les drogues.

...il était considéré comme bon saltimbanque et bon médecin ; il passait aussi, on le comprend, pour magicien ; un peu, pas trop ; car il était malsain à cette époque d'être cru ami du diable.

En somme, Ursus n'était point un personnage inquiété par la police.

Sa cahute était assez longue et assez large pour qu'il pût s'y coucher sur un coffre où étaient ses hardes, peu somptueuses. Il était propriétaire d'une lanterne, de plusieurs perruques, et de quelques ustensiles accrochés à des clous, parmi lesquels des instruments de musique. Il possédait en outre une peau d'ours dont il se couvrait les jours de grande performance ; il appelait cela se mettre en costume.

Il disait : J'ai deux peaux ; voici la vraie. Et il montrait la peau d'ours.

La cahute à roues était à lui et au loup.

Outre sa cahute, sa cornue et son loup, il avait une flûte et une viole de gambe, et il en jouait agréablement.

Il fabriquait lui-même ses élixirs. Il tirait de ses talents de quoi souper quelquefois. Il y avait au plafond de sa cahute un trou par où passait le tuyau d'un poêle de fonte contigu à son coffre, assez pour roussir le bois. Ce poêle avait deux compartiments ; Ursus dans l'un faisait cuire de l'alchimie, et dans l'autre des pommes de terre.

La nuit, le loup dormait sous la cahute, amicalement enchaîné.

Homo avait le poil noir, et Ursus le poil gris ;

Ursus avait cinquante ans,

...à moins qu'il n'en eût soixante. Son acceptation de la destinée humaine était telle, qu'il mangeait, on vient de le voir, des pommes de terre,

...immondice dont on nourrissait alors les pourceaux et les forçats.

Il mangeait cela, indigné et résigné. Il n'était pas grand, il était long. Il était ployé et mélancolique.

La taille courbée du vieillard, c'est le tassement de la vie.

La nature l'avait fait pour être triste. Il lui était difficile de sourire, et il lui avait toujours été impossible de pleurer.

Il lui manquait cette consolation, les larmes, et ce palliatif, la joie.

Un vieux homme est une ruine pensante ; Ursus était cette ruine-là. Une loquacité de charlatan, une maigreur de prophète, une irascibilité de mine chargée, tel était Ursus.

...tel était Ursus.

Dans l'intérieur de la cahute il y avait deux inscriptions. Au-dessus du coffre, sur la paroi de planches lavée à l'eau de chaux, on lisait ceci, écrit à l'encre et à la main : « SEULES CHOSES QU'IL IMPORTE DE SAVOIR »

(CHŒUR des hommes : H – CHŒUR des femmes : F)

H : - Le baron pair d'Angleterre porte un tortil à six perles.

F : - La couronne commence au vicomte.

H : - Le vicomte porte une couronne de perles sans nombre,

F : le comte une couronne de perles sur pointes entremêlées de feuilles de fraisier plus basses ;

H : le marquis, perles et feuilles d'égale hauteur ;

F : le duc, fleurons sans perles ;

H : le duc royal, un cercle de croix et de fleurs de lys ;

F : le prince de Galles, une couronne pareille à celle du roi, mais non fermée.

H : - Le duc est très haut et très puissant prince ;

F : le marquis et le comte, très noble et puissant seigneur ;

H : le vicomte, noble et puissant seigneur ;

F : le baron, véritablement seigneur.

H : Le duc est grâce ; les autres pairs sont seigneurie.

F : Les lords sont inviolables. ...il n'y a de lords que ceux qui sont pairs.

H : Le lord ne prête jamais serment, ni au roi, ni en justice.

F : Sa parole suffit. Il dit : sur mon honneur.

H : D'après une loi d'Edouard VI, les lords ont le privilège d'homicide simple. Un lord qui tue un homme simplement n'est pas poursuivi.

F : Toute fille de lord est lady. Les autres filles anglaises sont miss.

H : Un lord ne peut être contraint par corps. Hors le cas de Tour de Londres.

F : Le lord ne relève que des lords.

H : Le lord ne peut être mis à la question, même pour haute trahison.

F : Le lord ne peut être marqué à la main.

H : Le lord est clerc, même ne sachant pas lire. Il sait de droit.

F : Un roturier qui frappe un lord a le poing coupé.

H : Le lord est à peu près roi.

F : Le roi est à peu près Dieu.

H : La terre est une lordship.

F : Les anglais disent à Dieu milord.

Vis-à-vis cette inscription, on en lisait une deuxième, écrite de la même façon, et que voici :
« SATISFACTIONS QUI DOIVENT SUFFIRE A CEUX QUI N'ONT RIEN ».

S'ensuit tout un inventaire de propriétés, châteaux, pensions et rentes diverses... En marge du dernier nom, lord Linnoeus Clancharlie, on lisait cette note de la main d'Ursus : - Rebelle ; en exil ; biens, châteaux et domaines sous le séquestre. C'est bien fait. –

Les passants pouvaient, par le trou de la lucarne de l'arrière, lire au plafond de la cahute cette enseigne, écrite à l'intérieur, mais visible du dehors, et charbonnée en grosses lettres :

URSUS, PHILOSOPHE

CHAPÎTRE Préliminaire II – LES COMPRACHICOS

Qui connaît à cette heure le mot comprachicos ? et qui en sait le sens ?

Les comprachicos, ou comprapequeños, étaient une hideuse et étrange affiliation nomade, fameuse au dix-septième siècle, oubliée au dix-huitième, ignorée aujourd'hui. Les comprachicos sont, comme « la poudre de succession », un ancien détail social caractéristique. Ils font partie de la vieille laideur humaine.

Comprachicos, de même que comprapequenos, est un mot espagnol composé qui signifie « les achète-petits ».

Les comprachicos faisaient le commerce des enfants.

Ils en achetaient et ils en vendaient.

Ils n'en dérobaient point. Le vol des enfants est une autre industrie.

Et que faisaient-ils de ces enfants ?

Des monstres.

Pourquoi des monstres ?

Pour rire.

Le peuple a besoin de rire ; les rois aussi. Il faut aux carrefours le baladin ; il faut aux louvres le bouffon. L'un s'appelle Turlupin, l'autre Triboulet.

Les efforts de l'homme pour se procurer de la joie sont parfois dignes de l'attention du philosophe.

Qu'ébauchons-nous dans ces quelques pages préliminaires ? un chapitre du plus terrible des livres, du livre qu'on pourrait intituler : l'Exploitation des malheureux par les heureux.

Un enfant destiné à être un joujou pour les hommes, cela a existé. (Cela existe encore aujourd'hui.)

...Pour que l'homme-hochet réussisse, il faut le prendre de bonne heure. Le nain doit être commencé petit. On jouait de l'enfance. Mais un enfant droit, ce n'est pas bien amusant. Un bossu, c'est plus gai. De là un art. Il y avait des éleveurs.

On prenait un homme et l'on faisait un avorton ; on prenait un visage et l'on faisait un mufle. On tassait la croissance ; on pétrissait la physionomie.

Cela faisait des êtres dont la loi d'existence était monstrueusement simple : permission de souffrir, ordre d'amuser.

Cette fabrication de monstres se pratiquait sur une grande échelle et comprenait divers genres.

Cette vivisection d'autrefois ne se bornait pas à confectionner pour la place publique des phénomènes, pour les palais des bouffons, espèces d'augmentatifs du courtisan, et pour les sultans et papes des eunuques, Elle abondait en variantes. Un de ces triomphes, c'était de faire un coq pour le roi d'Angleterre.

Il était d'usage que, dans le palais du roi d'Angleterre, il y eût une sorte d'homme nocturne, chantant comme le coq. Ce veilleur, debout pendant qu'on dormait, rôdait dans le palais, et poussait d'heure en heure ce cri de basse-cour, répété autant de fois qu'il le fallait pour suppléer à une cloche.

Il y a cent ans à peine, à Pétersbourg, les mémoires de Catherine II le racontent, quand le czar ou la czarine étaient mécontents d'un prince russe, on faisait accroupir le prince dans la grande antichambre du palais, et il restait dans cette posture un nombre de jours déterminé, miaulant, par ordre, comme un chat, ou gloussant comme une poule qui couve, et becquetant à terre sa nourriture.

Ces modes sont passées ; moins qu'on ne croit pourtant. Aujourd'hui, les courtisans gloussant pour plaire modifient un peu l'intonation. Plus d'un ramasse à terre, nous ne disons pas dans la boue, ce qu'il mange.

Le commerce des enfants au dix-septième siècle se complétait, nous venons de l'expliquer, par une industrie. Les comprachicos faisaient ce commerce et exerçaient cette industrie, Ils achetaient des enfants, travaillaient un peu cette matière première, et la revendaient ensuite.

Les vendeurs étaient de toute sorte, depuis le père misérable se débarrassant de sa famille jusqu'au maître utilisant son haras d'esclaves. Vendre des hommes n'avait rien que de simple.

De nos jours on s'est battu pour maintenir ce droit. On se rappelle, il y a de cela moins d'un siècle, l'électeur de Hesse vendant ses sujets au roi d'Angleterre qui avait besoin d'hommes à faire tuer en Amérique.

On allait chez l'électeur de Hesse comme chez le boucher, acheter de la viande. L'électeur de Hesse tenait de la chair à canon. Ce prince accrochait ses sujets dans sa boutique. Marchandez, c'est à vendre.

Les comprachicos se nommaient aussi "les cheylas", mot indou qui signifie dénicheurs d'enfants.

Longtemps les comprachicos ne se cachèrent qu'à demi.

Il y a parfois dans l'ordre social une pénombre complaisante aux industries scélérates ; elles s'y conservent. Au besoin, la raison d'état se servait d'eux. Ils furent pour Jacques II presque un instrumentum regni.

C'était l'époque où l'on tronquait les familles encombrantes et réfractaires, où l'on coupait court aux filiations, où l'on supprimait brusquement les héritiers. Parfois on frustrait une branche au profit de l'autre.

Les comprachicos avaient un talent, défigurer, qui les recommandait à la politique.

Défigurer vaut mieux que tuer.

Il y avait bien le masque de fer, mais c'est un gros moyen. On ne peut peupler l'Europe de masques de fer, tandis que les bateleurs difformes courent les rues sans invraisemblance ; et puis le masque de fer est arrachable, le masque de chair ne l'est pas.

Vous masquer à jamais avec votre propre visage, rien n'est plus ingénieux. Non seulement les comprachicos ôtaient à l'enfant son visage, mais ils lui ôtaient sa mémoire.

Du moins ils lui en ôtaient ce qu'ils pouvaient. L'enfant n'avait point conscience de la mutilation qu'il avait subie. Cette épouvantable chirurgie laissait trace sur sa face, non dans son esprit. Il pouvait se souvenir tout au plus qu'un jour il avait été saisi par des hommes, puis qu'il s'était endormi, et qu'ensuite on l'avait guéri.

Guéri de quoi ? il l'ignorait. Des brûlures par le soufre et des incisions par le fer, il ne se rappelait rien. Les comprachicos, pendant l'opération, assoupissaient le petit patient au moyen d'une poudre stupéfiante qui passait pour magique et qui supprimait la douleur.

Jacques II toléra les comprachicos. Pour une bonne raison, c'est qu'il s'en servait. Cela du moins lui arriva plus d'une fois. Les comprachicos, avec la nuance qui sépare une industrie d'un fanatisme, étaient analogues aux étrangleurs de l'Inde ; ils vivaient entre eux, en bandes, un peu baladins, mais par prétexte. La circulation leur était ainsi plus facile. Ils campaient ça et là, mais graves, religieux et n'ayant avec les autres nomades aucune ressemblance, incapables de vol.

Les lois contre les vagabonds ont toujours été très rigoureuses en Angleterre.

La loi anglaise pourtant, de même qu'elle tolérait, on vient de le voir, le loup apprivoisé et domestiqué, devenu en quelque sorte un chien, tolérait le vagabond à état, devenu un sujet. On n'inquiétait ni le saltimbanque, ni le barbier ambulante, ni le physicien, ni le colporteur, ni le savant en plein vent, attendu qu'ils ont un métier pour vivre. Hors de là, et à ces exceptions près, l'espèce d'homme libre qu'il y a dans l'homme errant faisait peur à la loi.

Les comprachicos, insistons-y, n'avaient rien de commun avec les gypsies. Les gypsies étaient une nation ; les comprachicos étaient un composé de toutes les nations ; un résidu, nous l'avons dit ; cuvette horrible d'eaux immondes.

Les gypsies étaient païens, les comprachicos étaient chrétiens ; et même bons chrétiens ; comme il sied à une affiliation qui, bien que mélangée de tous les peuples, avait pris naissance en Espagne, lieu dévôt.

Ils étaient plus que chrétiens, ils étaient catholiques ; ils étaient plus que catholiques, ils étaient romains...

En Angleterre, tant que régnèrent les Stuarts, l'affiliation des comprachicos fut, nous en avons laissé entrevoir les motifs, à peu près protégée. Il n'y avait presque pas d'exemple qu'ils eussent trahi les secrets du roi. C'était, il est vrai, leur intérêt. Et si le roi eût perdu confiance, ils eussent été fort en danger. Ils étaient donc de ressource au point de vue de la politique. En outre, ces artistes fournissaient des chanteurs au Saint-Père.

En 1688 il y eut un changement de dynastie en Angleterre. Orange supplanta Stuart. Guillaume III remplaça Jacques II.

Jacques II alla mourir en exil où il se fit des miracles sur son tombeau, et où ses reliques guérissent l'évêque d'Autun de la fistule, digne récompense des vertus chrétiennes de ce prince.

Guillaume, n'ayant point les mêmes idées ni les mêmes pratiques que Jacques, fut sévère aux comprachicos. Il mit beaucoup de bonne volonté à l'écrasement de cette vermine.